

LHASHAM-GYAL

EN ATTENDANT
LA NEIGE

Roman traduit du tibétain
par Françoise Robin



C'était un matin d'hiver où la neige était tombée.

Cette nuit-là, les premières neiges du paysage d'hiver ont profité de ce que les humains exploraient le royaume du rêve pour tomber furtivement d'un épais et gros cumulus, sur chaque maisonnée du village de Marnang, sur les branches d'azalée empilées dans les encoignures, sur les toits-terrasses gris, mais aussi sur le toit des niches aux portes des maisons, sur les aires de battage, sur les tas de bouse du bétail et sur les tas de crottes des moutons, et bien ailleurs encore.

Le monde enneigé produit par la chute discrète et tranquille de cette neige a tiré les maîtres de maisonnée de leur lit au matin ; ils ont ouvert les portes grinçantes des chambres, se sont étirés en soufflant une épaisse haleine chaude dans l'air glacial et semblaient attendre quelque chose en balayant la neige en tas.

Le spectacle du soleil matinal qui illuminait à l'oblique le paysage de montagnes recouvert de neige était splendide. Si on tendait l'oreille, l'esprit serein, on pouvait presque percevoir la subtile fonte des flocons

sous la chaleur des rayons de soleil. A ce moment-là, le cumulus qui avait engendré la neige de la veille a été emporté par le vent, nettoyant le ciel azur au-dessus des têtes dans ses moindres recoins, aussi loin que portait le regard. C'est alors que de chaque conduit de cheminée sur le toit de chacune des maisonnées du village de Marnang, une petite queue de fumée bleue est montée en serpentifère dans l'air pur, formant pendant un moment un subtil nuage blanc, qui évoquait du yaourt dans le ciel du village de Marnang. Les rayons du soleil matinal se sont alors mis à ressembler à des centaines de milliers de fils d'or tirés depuis le ciel et ils ont émis un reflet éclatant et scintillant, illuminant la neige. Les chiens de garde au portail de chaque maisonnée sont sortis de leur niche; tout en s'ébrouant, étendant leurs pattes et s'étirant dans un cliquetis de laisse, ils ont regardé avec insistance en direction du portail et attendu patiemment que leur maître leur apporte leur nourriture.

C'était le matin au village de montagne, un village en proie à une si grande impatience!

Tant d'années plus tard, cette scène matinale du village de Marnang hante mon imagination. Moi, je suis l'enfant qui, sorti d'une maisonnée parmi tant d'autres du village de Marnang, a laissé les empreintes de ses pas sur la neige toute blanche. Une pie bicolore, au sommet d'un arbre situé au-dehors de l'enclos de notre propriété, émettait d'incessants « Chak » en remuant la queue; les moineaux volaient en tous sens sous les avant-toits des maisons, frôlant la neige de leurs plumes, et l'air était saturé du parfum de la fumée de tsampa* brûlée. Une vingtaine d'années plus tard, alors que je m'amuse ainsi

à pianoter sur le clavier de l'ordinateur, et que je tape les lettres tibétaines avec des « Tac, tac », consignait avec précision sur l'écran la scène de ce matin-là, je revois en imagination la chute de neige de ce matin-là. A la réflexion, ma première lettre dans cette vie-ci, c'est sur la neige de notre aire de battage, et pas comme je le fais maintenant, que je l'ai tracée; ceci, ce n'est que l'histoire d'un gamin, pas plus haut que le genou d'un adulte, qui a dessiné avec ses empreintes de pas des motifs à la surface de la neige, comme sur une feuille de papier repliée. Mais c'est à partir de là que ma vie a été bouleversée.

Mon père m'a demandé, depuis le toit-terrasse :

— Quand as-tu appris à écrire cette lettre ?

Une fois la neige balayée en un tas sur un bord à l'aide d'une pelle en bois, il l'a fait tomber par blocs vers l'aire de battage, et ça a fait « Dik ». A ce moment-là, tout en regardant les empreintes de pas que j'avais tracées, je me suis demandé si ce qu'on appelait une « lettre » devait être interprété comme ce dessin. J'ai jeté un œil au dessin tracé par mes empreintes de pas et j'ai jeté un œil à mon père sur le toit. La silhouette paternelle bougeait par intermittence sous les rayons de soleil obliques et d'épaisses colonnes d'haleine blanche sortaient de sa bouche. Chaque bloc de neige poussé par mon père vers l'aire de battage, à l'aide de sa pelle en bois depuis sa position en surplomb, s'éparpillait en tous sens, formant un beau spectacle lors de sa chute. Tandis que j'étais absorbé par ce spectacle, mon père s'est redressé et s'est appuyé sur sa pelle. Il a jeté un œil au motif que j'avais tracé, en commençant par la gauche, et il a dit, comme s'il se parlait tout seul :

— Le tracé est très fidèle. Puis, se tournant vers moi :
Tu saurais lire cette lettre ?

C'est alors seulement que j'ai vaguement pris conscience que ce qu'on appelait une « lettre » était quelque chose qui pouvait se lire. Mais je suis resté à suçoter mon index entre les dents. Petit, quand j'étais confronté à un fait qui dépassait mes facultés intellectuelles, j'avais pris cette habitude de mettre mon index entre mes dents. Mon père, voyant ma perplexité, m'a dit :

— Petit imbécile, ce que tu as écrit, c'est ce qu'on appelle un *ka*. Le *ka* de la série *ka, kha, ga, nga*, la lettre *ka* en tibétain.

Ce matin enneigé, j'ai fait la rencontre de la première lettre-consonne tibétaine, le *ka*. Même si cela défie l'entendement, cette rencontre n'a pas suscité de sentiment d'étrangeté : comme si je retrouvais une vieille connaissance dans le flot pressant d'une foule, j'ai éprouvé une impression de familiarité immédiate. Je ne compte pas évoquer auprès de vous la « réincarnation » ou les « prédispositions* karmiques ». Ces termes sont pour moi comme des gouffres mystérieux, à petite ouverture mais aux profondeurs si vastes que, encore maintenant, mes capacités intellectuelles ne peuvent les accueillir. Toutefois, cette année-là, mon père a mentionné ces termes profonds, à moi qui n'étais pas plus haut que le pouce. Depuis le toit de la maison, il m'a dit :

— Quand on dit que tu pourrais être la réincarnation de notre Oncle* Tantriste, ce n'est après tout pas faux. Tu as gardé de bonnes prédispositions karmiques.

Est-ce qu'il s'adressait à moi ? Si vraiment c'était le cas, je n'ai pas du tout compris le sens de « réincarnation » et

de « prédispositions karmiques ». En tout cas, il ne m'a pas fallu longtemps pour claironner fièrement la nouvelle de ma maîtrise des lettres à mes copains qui s'étaient rassemblés sur notre aire de battage après être passés par les ruelles de notre village.

— C'est quoi, une « lettre »? ont-ils demandé eux aussi, tout comme moi au départ, en écarquillant les yeux.

Ce qui est encore plus drôle, c'est que Säldrön a tendu la main vers ma poche de chemise :

— Allez, donne-la, ta lettre! Donne-la, ta lettre! On va y jouer tous ensemble!

Il est sûr et certain que, dans son esprit, une « lettre » était juste un jeu parmi tant d'autres, comme ceux auxquels on jouait d'habitude. La main glacée de Säldrön touchant la peau nue de mon torse au travers de la poche déchirée de ma chemise m'a chatouillé et j'ai ri de bon cœur. Je leur ai ensuite montré le motif tracé par mes empreintes de pas au milieu de l'aire de battage. Les copains ont hurlé en chœur :

— menteur! Ça, c'est tes traces de pas, pas une lettre!

— Ça, c'est ce qu'on appelle le *ka* dans *ka*, *kha*, *ga*, *nga*. Espèces d'imbéciles, ai-je rétorqué, en imitant mon père. J'ai poursuivi : Vous ne connaissez même pas le *ka*?

— Espèce d'imbécile toi-même, a répondu Nyima Döndrup. Comment sais-tu que c'est une lettre?

— Je suis la réincarnation de l'Oncle Tantriste, alors j'ai de bonnes prédispositions karmiques.

C'est donc ainsi que, cette année-là, j'ai exposé à mes copains, avec leur morve au nez, les circonstances dans lesquelles j'avais maîtrisé les lettres.

— Moi aussi je sais écrire ça.

Tharphel-Morve-qui-coule a d'un coup sec reniflé la morve qui coulait sur sa lèvre supérieure puis s'est élancé vers la lettre *ka* que j'avais tracée au centre de l'aire de battage. La petite queue qu'il laissait pousser derrière sa nuque bougeait et remuait au rythme de ses pas. Dévoré par une irrépressible angoisse, je me suis élancé rapidement derrière Tharphel et, l'attrapant par la queue, je lui ai dit :

— Personne n'a le droit d'effacer ma lettre, alors Tharphel, ne supportant pas la douleur, s'est retourné et m'a griffé au visage.

Cette toute première bagarre de ma vie et que j'évoque maintenant, elle s'est déroulée contre Tharphel, mon copain, pour protéger une lettre. Pour moi, c'est un événement important digne de trouver sa place dans mon autobiographie : cette bagarre-là a tracé une griffure si profonde sur mon visage que j'en ai saigné ; ma toute première lettre *ka*, ma lettre *ka* que personne n'avait le droit d'effacer, Tharphel l'a effacée. Mon père, entendant mes pleurs, est descendu du toit et a demandé ce qui s'était passé. En sanglotant, j'ai accusé Tharphel :

— Tharphel-Morve-qui-coule a effacé ma lettre.

Mon père, en riant, s'est évertué à faire cesser mes pleurs :

— En effaçant ta lettre, Tharphel a détruit un lien* d'interdépendance, ce qui veut dire que, plus tard, il ne saura pas lire.

Puis il a arraché un peu de molleton à la couture déchirée des manches de sa veste rembourrée, a fouillé dans sa poche, en a sorti une boîte d'allumettes et a

brûlé les traces d'ongle sur mon visage à l'aide de ce molleton. Moi, j'ai pleuré encore plus fort : sous le coup de la douleur, mes larmes, glissant sur mes joues, sont tombées à terre comme un chapelet dont la corde aurait été cassée, et elles ont été absorbées par la neige. Alors, mon père a essuyé mes larmes d'une main rude et assez vigoureuse :

— Tu n'as pas honte ? C'est vraiment une honte pour un garçon de verser des larmes.

Une vingtaine d'années plus tard, à chaque fois que je repense à mon père, je ne peux que me rendre à l'évidence : ses paroles, proches de la prophétie, étaient dotées d'un pouvoir étonnant de clairvoyance. Mon père, il y a vingt ans de cela, avait décrété que mon copain Tharphel ne saurait pas lire plus tard et cela a été vérifié par la suite.

La malheureuse dispute passagère de ce matin-là, entre mes copains et moi, est tombée aux oubliettes. Essuyant d'un geste les larmes sur mes joues, j'ai couru comme le vent sur la neige de l'aire de battage. Je me suis délecté des « Trik » de mes pas sur la neige. Hors d'haleine après avoir couru en tous sens, on a fini par se chauffer au soleil dans un recoin ensoleillé, au pied du mur du carrefour central du village de Marnang. Sous les rayons du soleil, d'épaisses colonnes de vapeur montaient de nos chaussures en coton détrempées par la neige, nos gros orteils pointant au travers de leurs extrémités trouées. Nous, les garçons, on s'est agglutinés dans un endroit sec au pied du mur, alors Säldrön, elle, n'a pas obtenu de place en lieu sec et elle a fait les cent pas devant nous ; son ombre noire s'interposait entre nous et le soleil du matin et bloquait la douce chaleur du soleil. Ça nous a énervés et on l'a menacée :

— Le soleil d’hiver, on en est les maîtres et possesseurs. Si tu n’es pas d’accord, va y avoir de la bagarre.

2

Veillez m’excuser de devoir poursuivre mon évocation de ce matin enneigé. En effet, non seulement ce matin enneigé signale la mise en route de l’intégralité de mes souvenirs, mais j’affirme sans hésiter que, pour ce qui est de mes trois copains – Tharphel, Nyima Döndrup et Säldrön –, une pâle ligne, visible ou invisible peu importe, a été tracée lors de la séance de jeux de cette matinée ensoleillée, indiquant l’orientation de nos vies qui étaient encore à venir.

Ce matin-là, on s’est réchauffés au soleil, contre le mur.

Se réchauffer au soleil, je suppose que c’est une sorte de coutume à laquelle les vieux, adultes et jeunes du village de montagne où je suis né s’adonnent sans préparatifs ni concertation. Que ce soit les femmes, leurs mains dans leurs longues manches, que ce soit les hommes les mains croisées dans le dos, au moindre rayon de soleil des journées d’hiver, chacun sort immanquablement de chez soi pour se retrouver de-ci, de-là, dans un coin de mur, au carrefour central du village de Marnang, le visage orienté vers le soleil et se réchauffant tout son content à ses rayons.

Les grands disent que notre village de Marnang a la forme d’un stûpa* et, dans mon enfance, lors des

mariages et des fêtes, ils en faisaient d’interminables éloges en brodant sur cette forme et à grand renfort de proverbes tibétains, mais je n’ai plus en tête leurs paroles exactes. Toutefois, ce que je garde toujours très nettement à l’esprit et que je ne peux pas oublier, c’est Pépé-Crinière, le grand-père de Säldrön, et les bulles blanches qui se formaient à la commissure de ses lèvres quand il faisait l’éloge du lieu. Moi, il me semble que je fixais sa bouche dans ces moments-là et que je riais systématiquement aux éclats en regardant les bulles à la commissure de ses lèvres. Si, selon la formule des grands d’autrefois, le village de Marnang tout entier avait la forme d’un stûpa, le carrefour central qui est le cœur de mon propos serait le nombril du stûpa, sa niche centrale. Aussi petit que soit Marnang, ce carrefour central était un lieu relativement animé; l’arbre à nâga* poussait sur son côté est; la source Nectar Naturel jaillissait du pied de cet arbre; le *manikhang** du village était situé à l’ouest du carrefour central et orienté vers l’est; le grand four à fumigation lui faisait immédiatement face dans ce carrefour central du village de Marnang où demeurait intacte l’essence du village ancien et où résonnaient en permanence les bêlements clairs des moutons et des chèvres, la mélodie claire de la conque religieuse, et les rires clairs des puisatières.

Quand par la suite j’ai quitté Marnang pour errer de par le monde, quelle que soit ma destination, j’ai réalisé que chaque lieu possédait un centre qui lui était propre et j’ai eu l’intuition qu’en dépit des différences individuelles, le sens profond de cette centralité était le même pour tous. Et le carrefour central de Marnang me hantait dans ces moments-là.

Ce matin-là, Sälldrön n'ayant pas obtenu de place à l'endroit sec au pied du mur au carrefour central, elle a fait les cent pas devant nous. Nous, les trois garçons, on était assis en lotus, les jambes rondes comme un tambour, dans le recoin ensoleillé au pied du mur du *manikhang*, l'air avisé, à la manière des hommes adultes. A un moment, Nyima Döndrup a dit :

— Je suis un moine.

Paumes jointes, yeux fermés, il a psalmodié avec vigueur des syllabes incompréhensibles ; ses postillons ayant atterri sur mon visage, je lui ai assené une tape sur la tête :

— Contrôle ta salive !

Nyima Döndrup s'est arrêté de psalmodier et a dit d'une voix douce :

— Plus tard je vais être moine, alors il ne faut pas me toucher le crâne.

Puis, refermant les yeux, il a repris sa psalmodie. Quant à Tharphel, il a fait comme s'il était un père de famille et, enfonçant dans sa bouche un morceau de bois tombé d'une branche de l'arbre à nâga, dont il prétendait que c'était une pipe, il a tiré dessus à petites bouffées et, se tournant vers Sälldrön, a dit d'une voix impérieuse :

— Femme, je dois aller garder le troupeau, prépare un en-cas.

Alors Sälldrön a fait comme si elle était une femme adulte :

— Et puis quoi encore ? Tharphel-Morve-qui-coule, je préfère errer au bout du monde plutôt que de t'épouser. Prenant un air affolé, elle s'est agenouillée devant moi : Ça alors ! J'ai oublié de traire la vache. Quelle étourdie !

Plongeant sa main frigorifiée dans mon pantalon fendu aux fesses, jusqu'à ma cuisse, elle n'a pas eu besoin de beaucoup farfouiller pour s'emparer de mon zizi pres-tement et directement. Ensuite, faisant comme si elle trayait un pis, elle l'a tiré vers le bas à plusieurs reprises, mouvement qui a durci mon zizi en quelques instants. Le durcissement de mon zizi m'a procuré une sensation indicible. Peut-être que Säldrön, elle, a pris peur du changement d'état de mon zizi mou. Elle a vivement retiré sa main :

— Ouh là là ! Le pis de notre vache a bien grossi.

— Ça, en fait, ce n'est pas un pis de vache, ai-je dit avec dédain. Et s'il a durci, c'est parce qu'il a très envie de tracer des lettres.

Tandis qu'on se réchauffait ainsi au soleil, les adultes, eux, balayaient la neige tombée sur les toits et les hauts des murs de leurs maisons, sur la route et ailleurs, puis ils ont tapoté leurs vestes et ouvert le verrou des étables, envoyant leurs bêtes à l'extérieur ; les bêtes se sont mises en branle très lentement et paresseusement et elles ont cherché des pieds de murs orientés vers le soleil pour commencer à s'y réchauffer. Les adultes de Marnang suivaient de peu le bétail pour se réchauffer au soleil. Nous, les enfants, parmi tous les villageois qui venaient se dorser au soleil, celui qu'on attendait avec impatience était Pépé-Crinière, le grand-père de Säldrön. C'était un trésor d'histoires : sa crinière* épaisse, son vêtement bordeaux, sa ceinture desserrée, sa légère voussure quand il marchait, les bulles qui se formaient à la commissure de ses lèvres quand il racontait des histoires, tout cela attirait immanquablement les enfants bien évidemment,

mais même les adultes, qui étaient avides de l'écouter. La tête dans les mains, clignant des yeux, on regardait à l'est du carrefour central. Mais ce matin-là, le grand-père de Säldrön a été longtemps sans se montrer au carrefour central, alors on a demandé avec impatience à Säldrön si son grand-père était déjà levé.

C'est alors qu'un groupe de nuages venu on ne sait comment a caché le soleil d'hiver, recouvrant aussitôt la terre d'une ombre plate. Cela ne nous a pas plu, nous qui nous chauffions au soleil.

Säldrön a soulevé de toutes ses forces une pierre allongée qui servait d'habitude de siège aux adultes quand ils se réchauffaient au soleil, l'a posée énergiquement sur ses genoux puis elle l'a tapotée comme si c'était un enfant et, à ce moment-là, un vent froid s'est mis à souffler depuis les ruelles à l'ouest du carrefour central vers le four de fumigation, et l'odeur de la fumigation où se mêlaient orge, tsampa, et feuilles de genévrier brûlées, a sollicité notre odorat.

— Maman soleil s'est levée, les mains de l'enfant sont toutes chaudes, a fredonné Säldrön sur une mélodie chantante, tout en tapotant doucement la pierre.

3

A propos de Pépé-Crinière: plus tard, c'est pendant un cours de langue tibétaine au collège que j'ai entendu pour la première fois mentionner « Tri Rälpačän* »,

empereur du Tibet ». A ce moment-là, ma mémoire débridée s'est retrouvée portée par les ailes de mon imagination et s'est envolée inconsciemment vers Pépé-Crinière de Marnang. Dans mon esprit enfantin et pur, « le souverain Tri Rälpatchän » devait ressembler à Pépé-Crinière, c'était sûr.

Quelques jours plus tard, Säldrön et moi on a eu une dispute pour savoir qui était en réalité le chef de Marnang.

Ce jour-là, nous les enfants, on s'est retrouvés près de la source Nectar Naturel, et on a décidé d'aller réduire à néant des ennemis invisibles. A la surface de notre esprit qui était semblable alors à une page blanche, les « ennemis », c'était les ennemis des quatre directions, qu'il incomrait au roi de la guerre Gésar* d'assujettir, et dont il était question dans l'épopée que nous racontait Pépé-Crinière. On n'avait certes pas la moindre idée de l'endroit où se trouvaient ces ennemis, mais on s'est préparés à partir en guerre en faisant semblant d'avoir un objectif précis. Le terme « ennemi » nous a spontanément inspiré du courage. On était si excités et inquiets qu'on se serait fait pipi dessus, comme si ces « ennemis » nous terrifiaient, amassés aux quatre coins du village de Marnang. Et, finalement, ces ennemis invisibles et qu'on avait inventés nous-mêmes, nous ont rendus très sérieux, nous les enfants, et nous ont instillé une peur indescriptible.

Ce jour-là, notre général était Tharphel. A la taille de son manteau usé en peau de chèvre, il avait glissé une petite planche et, après avoir reniflé d'un coup sec la morve qui coulait sur sa lèvre supérieure, il a proclamé, à la manière d'un général :

— Avant que les troupes ne se mettent en marche, allons demander une prophétie à Gésar, roi de la guerre.

Alors, quand on lui a demandé où se trouvait le roi Gésar, Tharphel a montré Pépé-Crinière qui était en train de se chauffer au soleil au pied du mur du *manikhang* en face :

— Le roi Gésar, c'est Pépé-Crinière.

Je n'y ai pas cru une seconde. Au fond de moi je pensais que, puisque le chef de village de Marnang était mon père, le roi Gésar était naturellement mon père, et pas Pépé-Crinière, c'était impossible. Alors, pointant vers ma maison une fine baguette que je tenais comme si c'était une lance, j'ai dit :

— Le roi Gésar, c'est mon père

Säldrön s'est aussitôt arrêtée de courir, s'est retournée vers moi et a lâché dédaigneusement :

— Et puis quoi encore ? Ton père s'en remet toujours à mon grand-père pour des conseils et mon grand-père doit toujours aller conseiller ton père, il paraît.

Comme les femmes du village de Marnang, elle est partie d'un éclat de rire :

— Ton père n'est pas très futé, alors le vrai chef, c'est mon grand-père.

J'ai rétorqué que mon père était le chef de Marnang. Säldrön a dit que c'était son grand-père, le chef. Le général Tharphel a été désemparé face à la teneur de ce débat. Säldrön et moi-même on a échangé des arguments du tac au tac, mais quand la vérité s'est avérée impossible à déterminer, ça a agacé Nyima Döndrup. Faisant un pas en avant, debout entre Säldrön et moi, qui étions écarlates, il nous a repoussés tous deux légèrement chacun de côté :

— Ma mère dit que tant que le samsara* existe, les disputes aussi. Les disputes sont futiles. Alors, on va aller demander à Pépé-Crinière. Il saura qui a raison, a-t-il dit en imitant un adulte responsable. Tout le monde a été d'accord, alors on a couru en longeant le coin du mur du *manikhang* aussi bruyamment qu'un vol d'oiseaux effarouchés par un jet de cailloux.

On a demandé à Pépé-Crinière :

— Qui est le chef du village de Marnang ?

A la réflexion, je me rends compte que notre question ce jour-là manifestait une préoccupation typique du monde contemporain. Marnang est un village très commun comme on peut en voir dans chaque vallée du Tibet, et chaque village a un chef de village, comme mon père ; et il a aussi un aîné comme Pépé-Crinière¹. Du chef de village et de l'aîné, qui a le plus grand pouvoir, le chef de village et l'aîné eux-mêmes ne sont pas capables de le dire clairement, ou bien encore, ils ne le diront jamais. Ceci, c'est une question de politique. La politique, parfois, c'est comme une très fine feuille de papier : quand on tente de la transpercer avec le doigt, on n'arrive pas à la déchirer, ce qui doit faire sa force. C'est pourquoi, à la réflexion, Pépé-Crinière était sûrement incapable de nous apporter une réponse satisfaisante ce jour-là, à moins que cette question ne soit sans réponse.

A peine Pépé-Crinière a-t-il entendu notre question qu'il a fermé les yeux et est resté à triturer son chapelet.

1. En Amdo, l'aîné du village était traditionnellement regardé comme le chef, mais depuis l'occupation par la Chine, dans les années 1950, il a été supplanté par le chef de village, nommé par la branche locale du Parti communiste.

Mais Sälldrön, le prenant par les épaules et lui faisant des cajoleries, a beaucoup insisté :

— Grand-père, dis que c'est toi, le chef.

Pépé-Crinière a arrêté d'égrener son chapelet et, riant de bon cœur, a cédé :

— Cette petite mignonne... Quelle bonne blague ! D'accord, d'accord. Le chef, c'est moi.

Alors, moi, j'ai secoué son épaule :

— Dis que le chef, c'est mon père.

Mais, après avoir donné raison à Sälldrön, il m'a ignoré. J'ai alors vu un pou sautiller dans son épaisse crinière ; le prélevant prestement entre mes doigts, je le lui ai montré, en menaçant :

— Si tu ne dis pas que c'est mon père le chef, je tue ce pou.

A ce stade de l'histoire, il se peut que vous vous demandiez où je veux en venir. Mais si vous étiez familier de Pépé-Crinière, vous comprendriez sans aucun doute que ma menace allait avoir un impact sur lui. En fait, Pépé-Crinière était quelqu'un qui poussait très loin les actes vertueux : à chaque fois qu'il nous apercevait, nous les enfants, attraper des petits oiseaux, il troquait les petites créatures contre des jouets ou des douceurs avec une mine douloureuse, puis, quand il faisait une cérémonie de « libération* de la vie », il nous sermonnait à tous les coups :

— Il est incorrect de nuire aux êtres vivants, qui tous ont été notre mère* dans une vie antérieure.

C'est pour ça que, ce jour-là, quand Pépé-Crinière m'a vu entreprendre de tuer un pou que j'avais attrapé, il a immédiatement arrêté d'égrener son chapelet et, avec solennité, il m'a donné raison :

— D'accord, d'accord. Le chef, c'est ton père, et il m'a demandé de ne pas tuer cet insecte. Comme il m'avait donné raison, je n'avais plus de raison de tuer ce pou.

Et comme je m'apprêtais à « libérer la vie » de ce pou en le remettant dans la chevelure de Pépé-Crinière, le grand-père m'a prestement évité et, avec mille précautions il a repris le pou de mes doigts, l'a déposé dans la paume de sa main puis dans un fil de laine prélevé du bord de la pelisse de Tharphel. Puis il s'est adressé à nous tous les enfants :

— Courez chez Düdül. En route, jetez ce pou dans un endroit où il ne mourra pas.

4

Quelques jours après ce matin enneigé, une petite réunion a été convoquée au sujet du village, dans notre salle à manger.

Assis sur le lit-estrade* chauffant, mon père, fourrageant un instant dans la poche de sa chemise, y a pris une bande de papier journal ; d'une poche à tabac noire en tissu chinois, il a sorti quelques feuilles de tabac en les tenant entre son pouce, l'index et le majeur, les a versées dans le pli de cette bande de papier journal, et il a roulé sa cigarette avec précaution. Tout en fumant, le front labouré d'une profonde ride, il écoutait le cadre de la commune qui portait des lunettes. Près de mon père, Pépé-Crinière tirait des bouffées sur sa pipe ornée de motifs en cuivre. Chaque bouffée creusait aussitôt

ses joues, et à ce moment-là ce n'était pas de la mousse blanche qui écumait au coin de sa bouche ; en revanche, chaque bouffée occasionnait une fumée bleuâtre qui montait en volutes. Pépé-Crinière, bouche close, tapotant avec précaution sa pipe sur ses talons de botte, écoutait les paroles du cadre à lunettes de la commune.

Cet homme à lunettes était vêtu d'une chemise d'un blanc immaculé, et je fixais l'objet scintillant accroché à sa poche de poitrine. Mon père et les autres hommes appelaient l'homme à lunettes « Secrétaire Wang¹ » et, à tout ce que ce dernier disait, ne manifestaient que leur accord et leur approbation avec des « Tout à fait. Tout à fait » si déferents qu'à mes yeux, le Secrétaire Wang possédait un prestige encore supérieur à celui du roi Gésar ; j'ai pris un petit peu peur et je suis resté caché dans le dos de mon père.

Le tabac que fumait le Secrétaire Wang était différent. Il a extrait une cigarette d'un paquet rectangle en carton et l'a allumée avec une allumette qu'il a éteinte en soufflant longuement dessus. Ses gestes étaient délicats. Quand le fumeur de pipe, le fumeur de feuilles de tabac roulées dans un bout de papier journal, et le fumeur de cigarettes, ces trois personnes différentes, se sont mis à fumer ensemble, notre petite pièce en bois est devenue l'espace d'un instant un petit monde enveloppé de fumée de tabac.

Après que le Secrétaire Wang a pris la parole, il a sorti un carnet du sac posé à ses côtés et, de la poche de poitrine de sa chemise blanche immaculée, il a sorti l'objet dont le scintillement avait tant séduit mon regard.

1. « Secrétaire » ici signifie « Secrétaire du Parti communiste ».